

Il faudra(it), après, faire différemment

D'abord des coups de chapeau: en ces temps de crise, l'ancien médecin cantonal que je suis a beaucoup de sympathie, d'admiration aussi, pour ses «jeunes collègues» en fonction, les magistrats concernés et toutes celles et ceux qui ont pour vocation de soigner les personnes touchées. Ainsi que pour les entraides et solidarités qui ont éclos rapidement: de voisinage mais aussi par réseaux sociaux et médias – bravo la radio. Ces choses que les Américains appellent «corona-kindness», la corona-gentillesse.

Et après? C'est la question à des milliers de milliards de dollars, aux graves soucis sanitaires s'ajoutent les énormes bouleversements dans l'économie. «Vous vouliez la décroissance, eh bien vous l'avez», a dit sur un mode martialement critique, le 19 mars sur *La Première*, une personnalité politique vaudoise. Le soir précédent, dans l'émission spéciale de *RTS Un*, un analyste financier tenait un même discours: «Il sera absolument impératif de croître à nouveau et vite – cette croissance pourrait être plus qualitative», concédait-il.

Cela signifie-t-il que la volonté de faire différemment («changer le système, pas le climat»), illustrée en 2019 par les multiples manifestations auxquelles de nombreux médecins se sont joints, ne serait qu'un rêve de beau temps d'une jeunesse désorientée? Pour ceux qui veulent que nous ne croyions, sans discuter, qu'à l'«économie réelle», les troubles liés au tsunami viral n'auraient ainsi pas que des inconvénients, en montrant l'inanité de l'alternative? «Nous sortirons un jour de la pandémie. Mais pour quel modèle de société? La solidarité était déjà en décomposition dans le monde d'avant».¹

Hors de produire et exploiter à l'ancienne, pas de salut? Faut-il admettre que le modèle qui est en train de détruire l'écosystème est le seul qui vaille? Que la seule issue est de s'adapter «gentiment, humblement» au dérèglement du climat – et à la baisse de la biodiversité, moins rapide que le coronavirus mais dont la vitesse de survenue est inouïe dans l'histoire? Pourtant, «après le confinement, il faudra entrer en résistance climatique», affirme dans *Le Monde* du 20 mars un collectif de personnalités.

«L'exceptionnalisme humain est auto-destructeur», dit l'écrivain américain Richard Powers. L'exceptionnalisme, cette fâcheuse façon de penser qu'il n'y a que nous qui comptons.

Le changement qu'on peine à envisager. «C'est là que cette crise sanitaire rejoint l'autre, climatique. Si nous pouvons vivre avec l'annulation des vols, la fermeture d'écoles (...), pourquoi ne pas accepter plus tard les restrictions nécessaires pour réduire les émissions de CO₂?», dit le 14 mars Serge Michel, rédacteur de *heidi.news*. «Notre société sera durement affectée, mais aussi transformée par cette crise», dit le 25 mars un message d'un parti bourgeois vaudois. À la question de savoir combien de temps cela prendra, après le confinement, pour oublier la nécessité de cette transformation, un rédacteur en chef me répond: «A mon avis, moins de trois jours». Well...

Pourtant, même les conservateurs en matière économique réalisent que le chaos entraîné par le virus doit impérativement faire réfléchir. Tirons-en la leçon, développons une nouvelle culture, dans plusieurs sens du terme. Les restrictions massives du moment nous montreront-elles qu'on peut vivre différemment? En produisant et consommant moins – de ces choses qui relèvent du superficiel, du superflu ou de l'égoïste? Ce qui pourrait libérer un peu de notre temps précieux, si «embouteillé» dans la vie d'avant, pour le dédier à nous enrichir sur des modes non matériels.

Je vois d'ici sourires et quolibets: «Rêvez... mais hors d'un cadre dictatorial et communisant il n'y a pas de décroissance imaginable.» Le défi, c'est que les réalistes-immobilistes n'étant pas tenus de rien prouver, c'est aux autres de montrer que c'est possible.

Une remarque d'expérience encore. La politique, dans son sens de conduite de la vie de la cité, n'est pas facile, c'est là un cliché (les satisfaits ne remercient pas souvent, les autres sont fort loquaces). La vie professionnelle m'a montré que dans des circonstances urgentes, menaçantes, les gens de santé publique et les gouvernants au-dessus d'eux ne peuvent guère faire «tout juste». Parce que:

- S'ils ont pris des mesures fortes, rapides et coûteuses et qu'il ne se passe pas grand-chose, viendront les critiques selon lesquelles ils ont manqué de jugement, ont paniqué, gaspillé l'argent public (en France en 2009, pour le H1N1, le Ministère français de la santé a commandé quelque 90 millions de vaccins qui n'ont pas été utilisés).

- Quand les choses deviennent graves, très graves, comme pour le Covid-19, les pouvoirs publics n'ont jamais fait assez ni assez vite, n'ont pas vu passer le ballon...

Toutefois, le pire n'est jamais certain, cherchons à faire advenir un peu de meilleur.² Notamment, «repenser l'échelle de ce qui compte» alors que nos préoccupations de crise n'ont plus rien à voir avec ce qui nous obsédait hier.¹

TIRONS-EN
LA LEÇON,
DÉVELOPPONS
UNE NOUVELLE
CULTURE

¹ Kiefer B. «Maintenant et après», *Revue médicale suisse*, 25 mars, p. 612. Merci de me faire l'honneur de croire que ce n'est pas de l'aplatisme si je dis qu'il faudrait que notre intelligentsia – et au-delà – se pénètre de ce qu'écrit notre collègue, semaine après semaine. Voir aussi «Coronavirus, responsabilité et fragilité», 11 mars, p. 516.

² Une bonne lecture à propos d'efforts pour faire advenir un peu de meilleur: «Justice pour le climat», de Judith Rochfeld (Odile Jacob, 2019). Ouvrage très bien renseigné traitant entre autres des actions en justice lancées dans différents pays pour des mesures proclimat et probiodiversité suffisantes. Avec une réflexion sur les «communs», ces dimensions de la biosphère qui devraient rester librement, également et gratuitement accessibles à tous.

DR JEAN MARTIN

La Ruelle 6
1026 Echandens
jeanmartin280@gmail.com